

CZESLAW MILOSZ
Terre hors d'étreinte

Ces textes de Czeslaw Milosz, retenus au fil de son dernier recueil *Terre hors d'étreinte*¹, sont donnés à lire, à entendre ici comme un cycle thématique et une suite mélodique. Chassés du jardin d'Eden, hommes et femmes n'en connaissent désormais que quelques avatars terrestres : les jardins publics dans les villes de l'exil, les «verts paradis» des jardins de l'enfance, jardins des délices des sens. Tendre à combler la perte originelle, à l'oublier peut-être, à l'accepter sans doute, revient à s'abandonner au ravissement que suscite l'existence même du monde. Doux commerce de l'éphémère qui ne saurait pourtant étancher les soifs diverses de connaître, de comprendre, d'exprimer, de fixer. C'est ainsi que, dans sa quête, dont *Terre hors d'étreinte* est journal de bord et témoignage, Milosz laisse s'installer, au cœur des splendeurs du fugitif, le désir contradictoire de la permanence. C'est la sentence qui clôt le recueil par le vœu d'atteindre à une expression aussi durable et solide que de l'acier forgé. On a préféré la faire suivre ici de quatre morceaux — lesquels, thématiquement aussi bien que poétiquement, nous semblent réaliser ce vœu.

C'est dire que nous proposons, en l'espace de Pleine Marge, une certaine lecture, sélective mais non interprétative de Milosz, sans trop nous écarter pour autant du cheminement de *Terre hors d'étreinte*. Certaines formes, certains thèmes ont sans doute été délibérément mis de côté. Ainsi des traductions de l'auteur², des citations-épigraphes de ses lectures³, des morceaux de correspondance insérés entre ses propres écrits; ainsi de certains champs thématiques, comme la relation du Milosz moraliste à autrui, comme sa conception de la transcendance, comme son lien à la terre et à la langue maternelles — sa «lituanité» et sa «polonité». Sans doute a-t-on été guidé dans ce choix par la préférence donnée à ce courant de la poésie de Milosz où, du gnosticisme à l'érotisme, résonne, diversement modulée, la question «Qui aimé-je ?» et aussi «Qui aimons-nous ?»; question dont la résolution semble échoir plus particulièrement à Milosz : en polonais «milocs», c'est l'«amour».

Dans ce cycle comme dans le recueil, «poésie» et «prose» alternent sans véritablement différer. Le même chant les traverse, que les traducteurs se sont efforcés de transposer dans les harmoniques de la langue française. La structure rythmique — si aisée qu'elle semble prendre naissance, comme le veut le poète, dans les «rythmes du corps» — sous-tend, soutient, porte souvent à elle seule la charge sémantique d'une richesse et d'une densité extrêmes. Poésie dépouillée, ramassée, libre et contrôlée, plongeant ses racines dans une culture immense, mais voulant interpeller les sens et la raison de tout lecteur. Poésie qui met cette terre hors d'étreinte à notre portée.

Sylvia Bernard-Gibs

1. A l'exception du texte *Être*, publié dans le premier volume des *Poésies*.

2. D.H. Lawrence, W. Whitman...

3. Montaigne, Goethe, Pascal, Baudelaire, Valéry, Veil, O.V. de L. Milosz.

Labyrinthe édifié chaque jour avec les mots, les notes de la musique, les lignes et couleurs de la peinture, les volumes de la sculpture et de l'architecture; présent depuis des siècles, si fascinant que celui qui s'y immerge congédie le monde; fortifié, car prémuni contre le monde. Et voici peut-être le plus extraordinaire : aux yeux de qui tenterait d'en jouir, il s'évanouit comme palais tissés de brume. Car seule le soutient la tension vers le dehors, vers l'ailleurs, vers l'autre côté.

AU CŒUR DE L'ARBRE

*Et il installa à l'orient du jardin
d'Eden les chérubins et la flamme
tournoyante de l'épée pour garder la
route de l'arbre de vie.*

Genèse, 3, 24.

*Et l'autre, qui commençait à voir, de
répondre : « J'aperçois les gens, c'est
comme si c'étaient des arbres, que je
les vois marcher. »*

Saint Marc, 8, 24.

« L'arbre, nous dit Swendenborg, est le prochain de l'homme ».
Les branches se tendent comme des mains.
Il est vrai, nous sommes enfants des arbres.
Au dire des Grecs, c'est le chêne qui nous conçut, ou bien le frêne.

Entre langue et palais nous savourons les fruits de l'arbre.
Pomme ou grenade est pour nous le sein de la femme.
Son giron, c'est pour l'arbre le sombre giron de la terre.
C'est pourquoi il est juste qu'au cœur d'un arbre soit enclos l'objet
de nos désirs
Et que la sagesse cherche le contact de sa rude écorce.

J'ai appris, dit le serviteur de la Nouvelle Jérusalem
Qu'on appelle Âge d'Or de l'humanité — ou Paradis
Terrestre —

Le temps qui vint après les préadamites,
Dont on médit à tort. Car ils furent cléments,
Bons les uns pour les autres, sauvages mais non bestiaux,
Heureux dans leur pays de fruits et de fontaines.

Adam, conçu à l'image et à la ressemblance du Créateur,
Marque la déchirure des brumes qui obscurcissaient l'esprit.
Mais pourquoi Ève fut-elle tirée de la côte d'Adam ?
Si proche est la côte du cœur qu'en naquit l'amour-propre.
C'est en s'aimant en Ève qu'Adam la connut.

Sous un arbre ils étaient tous deux, à l'ombre d'un arbre.

De lui l'Administrateur des Mines Royales dans son œuvre *De Amore Conjugiali* dit ceci :

«L'Arbre de Vie figure l'homme qui vit de Dieu, doncques Dieu Vivant en l'homme; et comme amour et sagesse, *item* charité et foi, *item* bonté et vérité composent la vie de Dieu en l'homme, elles sont figurées par l'Arbre de Vie : cela est la vie éternelle de l'homme... Mais l'arbre de la science figure l'homme qui prétend vivre de lui-même et non de Dieu; lors amour et sagesse, *item* charité et foi, *item* bonté et vérité sont en l'homme de lui-même et non de Dieu; et ainsi prétend-il car selon l'apparence il pense et désire, parle et agit comme de lui-même.»

L'amour-propre tendit la pomme; ce fut la fin de l'Âge d'Or. Suivirent l'Âge d'Argent, l'Âge du Bronze, l'Âge du Fer.

C'est sur un arbre que l'enfant ouvre les yeux pour la première fois Et les hommes sont pour nous comme des arbres en marche.

Dans l'entre-deux, à la fin d'un millénaire, avant le commencement du suivant. Tel que je suis, avec des croyances et des habitudes venues de l'enfance et l'impuissance à les garder, fidèle et infidèle, traversé de contradictions, cheminant dans les contrées des rêves, des légendes et des mythes, je ne voudrais pas me donner pour quelqu'un qui raisonne clairement.

CHASSÉS DU PARADIS

Arrête-toi. Fais silence. Comme la pluie est moelleuse
Sur les toits de cette ville. Comme tout est
Parfait, à cette heure, pour vous qui vous éveillez
Dans la couche royale sous la lucarne de la mansarde.
Homme et femme, ou plante jadis unique
Disjointe en deux rameaux qui se seraient cherchés.
Oui, c'est là mon cadeau, dominant les cendres
Qui jonchent cette terre amère, amère, dominant l'écho
Souterrain des appels et des serments, afin qu'à l'aube
Vous soyez attentifs : cette tête inclinée,
Cette main qui tient le peigne, ces deux visages unis dans le
miroir
Auront été, défiant l'oublieuse mémoire.
Accordez votre attention à l'éphémère,
Rendez grâce à tout instant, fêtez tout ce qui existe.
Que ce parc, et ces bustes de marbre verdissants
Dans le jour gris perle, sous la fine pluie d'été,
Restent tels qu'en ce matin où vous avez poussé la grille,
Ainsi que la rue aux portes cochères rongées de lichen
Soudain par votre amour transfigurée.

Tendresse. Je préfère ce mot au polonais «czulosc». Quand ma gorge se serre, devant l'être si fragile, si vulnérable, si mortel que je regarde alors, oui, tendresse.

ÊTRE

Stupéfait, je contemplais ce visage. Je ne voyais plus défiler les stations lumineuses du métro. Que faire, quand le regard n'a pas le pouvoir absolu d'aspirer dans l'instant les objets, ne laissant subsister derrière eux que leur forme idéale, hiéroglyphe où se fixe la silhouette stylisée d'un animal ou d'un oiseau ? Front haut, nez légèrement retroussé, chevelure lisse, ligne du menton... — mais pourquoi le regard n'a-t-il pas ce pouvoir absolu ? — et dans le rose du visage deux lacs où luit une lave sombre. Prendre en soi ce visage et puis le posséder sur fond de toutes les ramures du printemps, des murs de la ville et des vagues de la mer, en rire et en pleurs, projeté quinze années en arrière et trente en avant. Le posséder. Ce n'est même pas du désir. C'est comme un papillon, comme un poisson, comme la tige flexible d'une plante, mais plus mystérieux encore. Après tant de tentatives pour nommer le monde, j'en suis venu à ressasser l'unique, le suprême aveu que rien ne saurait dépasser : je *suis* — elle *est*. Criez, soufflez dans la trompette, formez par milliers les défilés, bondissez, déchirez vos vêtements en répétant ce verbe. À quoi sert d'avoir noirci des pages, des monceaux et des cathédrales de pages, si j'en suis encore à balbutier comme le premier homme émergeant du limon sur les rives de l'océan ? À quoi ont servi les civilisations du Soleil, la rouge poussière des villes qui retournent à la mort, les armures et les moteurs recouverts par la poussière des déserts, si cela n'a rien ajouté au verbe Être ?

Elle descendit à Raspail. Je restai seul face à l'infini du monde existant, souffrant comme une éponge desséchée à qui l'eau se refuse, comme une rivière déçue de ses reflets, où les arbres et les nuages se prêtent sans se donner.

Brie-Comte-Robert, 1954

Tout jeune, je me suis appliqué à saisir avec des mots le réel tel qu'il m'apparaissait en parcourant la cité humaine, et je n'y suis jamais parvenu : chacun de mes poèmes n'est pour moi que l'ébauche d'une œuvre inaccomplie. Tôt m'est apparu le divorce entre notre vie réelle et le langage, grand simulacre édifié sur des

pires de livres et des colonnes de journaux. Et chacune de mes tentatives pour dire une parcelle de réalité connaissait la même fin : je me voyais refoulé dans l'enclos de la forme comme un mouton qui s'écarte du troupeau.

Voici peut-être ce qui seul m'importe : dans ma progression lente, oblique, tournant par-ci, tournant par-là, revenant sur mes pas, mais toujours tendu vers un seul but, est-ce que j'approche ? Et de quoi ? D'un savoir dont je ne sais rien, d'un bilan, d'un lieu d'où comprendre enfin.

LA BICYCLETTE JAUNE

«When I ask her what she wants
she says, 'A yellow bicycle'.»

Robert Hass

Tant que nous avançons au pas de danse, ma mie,
Notre auto laissée près de l'arbre auquel est appuyée la bicyclette
jaune,
Tant qu'au pas de danse nous franchissons la grille des jardins
Baignés de rosée et de chants d'oiseaux, sous le soleil de minuit
Notre mémoire est celle d'un enfant : elle ne conserve du jour
précédent
Que le strict nécessaire, sans remonter plus loin.
Mais nous est revenu le souvenir de la jeune fille qui avait la même
bicyclette jaune
Et lui disait des mots tendres.
Et là où les fleurs s'étendent parmi les buis
Une statue nous est apparue, avec une plaque au nom du sculpteur.
Nous descendions les terrasses vers un lac
Semblable à celui qu'a célébré le poète,
Lisse, entre ses rives de bois sombres.
Ainsi nous est revenue la mémoire commune à tous les hommes.

Ô vie, seuil d'un jardin merveilleux où tout est fête du regard et du toucher. J'ai cru cette nuit que derrière mes pas une porte se refermait et que je resterais toujours en ce jardin, réel entre les jardins, le plus vrai que j'aie jamais connu.

Notre mémoire, au fond de nous, conserve les sensations et les pensées de toute une vie, pas une seconde n'y manque. Mais nous n'y accédons pas, sinon pour quelques instants fugitifs comme l'éclair. Croire qu'il ne reste rien de l'homme après sa mort, c'est admettre que ce film ultra-sensible s'enregistre en pure perte. Voilà qui me semble improbable, mais si j'envisage un lecteur, aussitôt se profile le spectre du Jugement.

LA PRIÈRE

Tu me demandes comment prier quelqu'un qui n'est pas.
Tout ce que je sais, c'est que la prière tend une passerelle de velours,
Tremplin sur lequel nous avançons légers
Au-dessus de paysages couleur d'or mûr
Que transfigure le soleil par miracle arrêté dans sa course.
Elle nous conduit au bord du grand Retournement
Où tout est subverti, où le verbe «être»
Dévoile un sens à peine pressenti.
Écoute : je dis «nous». Chacun là-bas
Prend pitié de ceux qu'entrave leur corps :
Car même s'il n'était pas d'autre rive à atteindre
Ils s'élanceraient sur une passerelle au-dessus de la terre.

S'il est vrai qu'elle n'a pas la foi et qu'elle risque pour cela l'Enfer, pourrai-je, dans la tendresse infinie que j'ai pour elle, l'y laisser aller seule ? Si j'avais fait cela, alors vraiment j'aurais mérité l'Enfer.

Est-ce Dieu, ou elle, ou moi-même que j'aime ?

Je ne sais distinguer et la honte me prend, à l'avouer et même à le penser. Ma piété, c'est peut-être l'action de grâce devant un corps serein, pour le battement de son sang, pour le rythme de son souffle, pour tout ce qui le compose.

Nous aspirons à embrasser le monde, à explorer l'infinie variété de ses formes par l'art et la science, comme nous poursuivons l'objet de nos désirs amoureux. Car Eros est la force qui anime les savants et les poètes. S'il faut en croire Swedenborg et Blake, la mort n'interrompt pas cet élan, et l'activité incessante des esprits inventeurs emplît le ciel : alors le pouvoir d'Eros s'étend par-delà la vie et la mort.

ANNALENA

J'aimais ton yoni de velours, Annalena, et les longs voyages dans
le delta de tes jambes
La remontée du fleuve vers son cœur battant par les courants de
plus en plus sauvages, dans la lumière du houblon et des
noirs volubilis
Notre véhémence et notre rire de triomphe puis nous nous vêtions
hâtivement au milieu de la nuit pour gravir les marches de
pierre de la ville haute
Notre souffle retenu dans le ravissement et le silence, la porosité
des blocs usés, le portail de la cathédrale
Éclats de brique et herbes folles dans le jardin du presbytère, et
l'effleurement dans le noir des saillies rugueuses d'un mur
Plus tard contempler du pont les vergers tout en bas, quand sous
la lune chaque arbre agenouillé prie solitaire, et que dans le
cœur profond des peupliers voilés cliquète l'écho de la roue
à aube.
À qui conter ce qui nous est sur cette terre advenu ? Pour qui
disposer partout de grands miroirs où ces images se fixent et
demeurent ?
Nous ne saurons jamais si c'était toi et moi, Annalena, ou les
amants sans nom gravé sur les marbres de la légende.

1967

Habiter une phrase qui serait comme d'acier forgé. D'où nous vient ce désir ? Ce n'est pas pour subjuguier qui que ce soit. Ni pour fixer à jamais un nom dans la mémoire de la postérité. C'est par besoin innommé de l'ordre, du rythme, de la forme : trois mots que nous retournons contre le chaos et le néant.

À L'AUBE

Ô durée, comme nous avons besoin que toute chose dure.
Le ciel s'imprègne de lumière avant le lever du jour,
Un rose léger poudre les maisons, les ponts et la Seine.
J'étais déjà ici quand celle qui marche à mes côtés n'était pas
encore née.

Les villes sur la plaine lointaine se dressaient intactes
Avant de s'envoler en poussière de brique morte,
Et les hommes qui les habitaient ne savaient pas.
Seul est réel pour moi cet instant de l'aube :
Les vies révolues ne sont pas plus probables que celui que je fus,
Mais je conjure le sort en implorant pour cette ville la durée.

À MIDI

Dans une auberge de montagne, au-dessus de la houle verte des
châtaigniers
Nous étions tous trois attablés près d'une famille italienne.
Au-dessus de nous une pinède s'élevait par étages.
Une fillette tirait de l'eau du puits.
L'air profond résonnait du cri des hirondelles.
Et tout cela chantait en moi.
Midi parfait, et nul autre
Ne me sera donné semblable à celui-ci, près d'elle, et d'elle aussi.
Ici se sont rencontrés les temps d'une vie révolue
Et le vin est dans la cruche sur la nappe à carreaux.
Au pied de l'île la mer baignait les blocs de granit.
Un homme et deux femmes conscients de leur union en cet
instant :
Tels nous demeurions, enveloppés dans les senteurs résineuses de
l'été corse.

TABLE I

Seule cette table est sûre, lourde, de bois noble,
Qui nous voit festoyer autour d'elle comme tant d'autres avant
nous.

Nous devinons la trace de leurs doigts sous la patine.
Tout le reste est douteux. Et nous aussi, venus
Pour cet instant sous l'apparence d'hommes ou bien de femmes
(Pourquoi «ou bien» ?) vêtus comme le veut le Destin.
Je la dévisage comme si je venais seulement de la rencontrer.
Lui aussi. Et elle encore. Pour en garder le souvenir
Mais en quel lieu, dans quelle contrée étrangère à ce monde ?
Et pour quel temps me préparer ainsi ?
Pour quelle issue nouvelle d'entre les cendres ?
S'il est vrai que je suis ici tout entier et que je coupe ma viande
Dans cette auberge au-dessus de l'instable splendeur de la mer.

TABLE II

Dans cette auberge au-dessus de l'instable splendeur de la mer
J'évolue comme en un aquarium, conscient de la menace
Qui pèse sur nous, si mortels qu'à peine vivants.
Je me plais à cette communauté — fût-elle funèbre —
Entre regards, mouvements et touchers, aujourd'hui comme hier.
J'ai cru pouvoir implorer un arrêt du temps
Mais j'apprends le consentement, comme d'autres avant moi.
Et je m'assure seulement de ce qui est ici durable :
Ces écuelles d'étain, ces couteaux emmanchés de corne,
Cette faïence bleue, fragile et solide pourtant,
Et, telle un roc dressé au milieu des abîmes
Cette table en bois, lourde, luisante de l'usure du temps.

Czesław Miłosz

Textes traduits par Sylvia Bernard-Gibs
et Jean-Yves Debreuille

NOTE

Né en 1911 en Lituanie, Czeslaw Milosz quitte en 1940 Vilnius annexé par l'URSS pour Varsovie occupée par l'Allemagne hitlérienne. Parent collatéral de Oscar V. de L. Milosz, diplomate lituanien et poète français, il le rencontre à Paris en 1931. «Un chant» de C. Milosz, traduit en français par O.V. de L. Milosz, paraît en 1938 dans *Les Cahiers du Sud*. La recherche mystique du second influencera durablement la pensée philosophique du premier. En 1951, Milosz demande l'asile politique aux autorités françaises alors qu'il est secrétaire de l'ambassade de la République Populaire de Pologne à Paris. En 1960, chargé de cours à l'Université de Californie à Berkeley (département de littératures et de langues slaves), il s'installe aux États-Unis et, professeur en 1961, il continue son enseignement jusqu'en 1980. Les *Œuvres complètes* de C. Milosz sont éditées à Maisons-Laffitte, par l'importante maison d'édition polonaise Instytut Literacki, en une dizaine de volumes : de nombreux essais d'inspiration philosophique, politique, moraliste, littéraire, autobiographique, et quatre recueils de poésies. Le dernier, *Terre hors d'étreinte*, paru en 1984, voit s'instaurer une unité des genres, au-delà de la séparation entre poésie et prose. Ont paru en traduction française, chez Gallimard : *La Pensée captive*, *La Prise du pouvoir*, *Sur les bords de l'Issa*, *Une autre Europe*; chez Fayard : *Visions de la baie de San Francisco*, *Milosz par Milosz*, *Histoire de la littérature polonaise*, *Empereur de la Terre*; aux PUF : *Témoignage de la poésie*; chez Luneau-Ascot éditeurs : *Poèmes 1934-1982*; aux éditions l'Âge d'Homme : *Enfant d'Europe et autres poèmes*. Milosz lui-même a traduit en polonais des poètes de langue anglaise (Shakespeare, Whitman, Lawrence) et en anglais des poètes polonais : *Postwar Polish Poetry*, publié en 1965. Prix Nobel de littérature en 1980, Milosz, pour la première fois depuis trente ans, a pu se rendre en Pologne. À une exception près, ses œuvres n'y sont toujours pas publiées. Elles ont été éditées en revanche par des éditions indépendantes qui fonctionnent dans la clandestinité. Le recueil *Nieobjecta Ziemia* est en cours de traduction dans son ensemble, aux éditions Fayard.